

Zeitschrift: Bulletin généalogique vaudois
Herausgeber: Cercle vaudois de généalogie
Band: 15 (2002)

Artikel: Le petit Y de Judith Beyeler
Autor: Le Comte, Guy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1085226>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le petit Y de Judith Beyeler

Le collège Claparède à Genève a distribué en 2002 les premières maturités prévues par le nouveau règlement qui contraint, entre autres, les maturants à effectuer un travail de maturité entre la troisième et la quatrième année de collège. Ce n'est point ici le lieu de rappeler la vision pédagogique qui imposa ce travail de recherche, mais lors de la présentation de celui-ci, on insista beaucoup sur le fait que le travail devait en principe répondre à une question que l'élève, intéressé, comme il se doit, se poserait et à laquelle il se donnerait les moyens de répondre. Bien des élèves, perplexes, furent lents à choisir leur sujet et éprouvèrent des difficultés à passer du thème de leur recherche à une problématique plus affinée, à passer de la simple compilation de sources à une réflexion autonome sur un sujet choisi. Certains cependant utilisèrent la possibilité qui leur était offerte. Judith Beyeler posa une question apparemment simple mais qui la mena loin : « J'aimerais bien savoir si je suis parente avec les Beiler amish que j'ai rencontrés lors d'un voyage effectué avec mes parents il y a quelques années aux USA, et si je peux en apporter la preuve en recourant à l'analyse du chromosome Y ». Le groupe de pilotage du travail de maturité du Collège Claparède accepta le sujet de Judith qui était original et faisait interagir plusieurs disciplines. La direction en fut confiée à M. Gérard Métral, professeur de biologie, puisqu'il s'agissait, dans un premier temps d'expliquer ce qu'était le chromosome Y, de dire pourquoi son étude était intéressante pour répondre à la question posée et de présenter les caractéristiques du chromosome Y de la famille Beyeler, que Judith nomma joliment le petit Y Beyeler. En tant que maître d'histoire, je fus associé au projet.

Les analyses génétiques sont aujourd'hui à la mode, l'ADN s'est popularisé. Il n'y a guère que les égyptologues qui peinent à s'y mettre. La comparaison des ADN a permis de faire la lumière sur la fin de Louis XVII qui est bien mort au Temple et elle a permis aussi d'identifier les restes de la famille impériale russe. Mais les analyses génétiques ne se limitent pas à celles de l'ADN. On peut étudier les groupes sanguins depuis bien des décennies et les chromosomes des différentes espèces. C'est ce que proposait Judith. Rappelons que le

chromosome Y est celui que le père transmet à son fils, c'est lui qui détermine le caractère mâle de l'enfant. Il s'ensuit donc qu'un fils a le même chromosome Y que son père, que son grand-père et ainsi de suite, jusqu'à la nuit des temps, ou plutôt jusqu'à la mutation qui a créé l'halotype.

La généalogie de la famille de Judith avait déjà été étudiée ; les Beyeler genevois sont, comme la plupart des Beyeler, originaires de Guggisberg, dans le canton de Berne. La famille était déjà bien ramifiée au XVIII^{ème} siècle puisque au témoignage des noms des familles suisses, il y avait alors des Beyeler bourgeois d'Albligen, Guggisberg, Rüschegg, Wahlen et Lauterbrunnen. Il est vraisemblable que ces différentes familles ont une origine commune, les communes concernées, à l'exception de celle de Lauterbrunnen, étant assez proches les unes des autres.

La généalogie des Beyeler genevois remontait à un Heini Beyeler, de Guggisberg, né vers 1570 ; il avait eu plusieurs enfants de son épouse Marguerite Rohrbach ; l'un des fils, Hans Beyeler, né en 1606 est l'ancêtre de Judith qui est sa descendante à la onzième génération. Le frère de Hans, Heini, né en 1612, laissa une postérité d'Élisabeth Roder. Son neuvième descendant Christoph, né en 1940, était donc le très lointain cousin de Judith. Il y a une trentaine d'années Christoph et le père de Judith avaient subi une analyse du chromosome Y, et celui-ci s'était avéré semblable. Ce test ancien indiquait donc comme probable un cousinage déjà établi par les documents. A y bien réfléchir c'était un résultat appréciable qui passa totalement inaperçu à l'époque.

L'idée de Judith était plus audacieuse : il s'agissait cette fois de prouver la parenté, une parenté possible, mais non établie. Il importait donc d'aller à la rencontre des Beyeler américains. C'était possible grâce à l'internet, mais il fallait les chercher sous diverses orthographes. Les Américains ont en effet transcrit euphoniquement les noms d'origine étrangère et les ont souvent abrégés. Certains Beyeler ont gardé leur patronyme originel, d'autres sont devenus des Beiler ou des Byler. La persévérance de Judith fut largement récompensée, elle entra en contact avec Allen Bailer, un amish qui avait recensé bon nombre de Beiler américains. L'échange fut fructueux et Judith fut bientôt en possession

de très nombreuses fiches, dont elle put tirer l'ascendance résumée d'Allen, né en 1932 et mari de Florence Howe. Allen descendait à la sixième génération de Christopher Beiler, né en 1729 et arrivé aux USA en 1735 avec son père « Pioneer » Jacob. Ce pionnier mythique était né vers 1698, d'une épouse prénommée Veronica, il avait eu quatre enfants au moins, avec lesquels il avait effectué le voyage.

Les recherches d'Allen n'avaient pas permis de remonter plus haut dans le temps l'arbre des Beiler. Était-ce possible ? A priori oui. Il ne doit pas

être impossible de repérer dans le canton de Berne au XVIII^{ème} siècle un couple ayant eu au moins quatre enfants connus. La difficulté consiste en fait à savoir où chercher : à Guggisberg ? à Wahlern ? à Lauterbrunnen ? Peut-être, mais pourquoi pas non plus à Berne, à Sumiswald ou à Berthoud, car les Bernois de ce temps résidaient souvent en dehors de leur commune d'origine. On trouve jusque dans les bailliages romands des ressortissants de « Kokkisberg ». Le temps manquait et, d'ailleurs, retrouver le père de « Pioneer » n'aurait rien résolu, il aurait fallu ensuite le rattacher à Heini, ce qui apparaissait difficile, il était préférable de renoncer.

La seule chance de prouver le cousinage entre Judith et Allen reposait désormais sur le petit Y Beyeler. Allen Beiler était d'accord de se faire tester, le père et le frère de Judith aussi. M. Metral trouva une opportunité de procéder à un test dans le cadre d'une série d'essais du laboratoire de l'Institut de médecine légale de Genève. Le résultat fut positif. Je passe sur les aspects techniques du test, qui seront publiés par ailleurs, mais la conclusion du laboratoire fut sans ambiguïté : les graphiques des empreintes des trois personnes ont été reportés en parallèle... Il y a une correspondance totale de tous les loci. En clair l'halotype est commun aux trois sujets testés. Cette correspondance ne peut s'expliquer que par une ascendance masculine commune ou parce que l'halotype mis en évidence par le test est très commun. Or cet halotype est rare, sa fréquence, aux dires du testeur est de 0,14%. La similitude constatée provient donc bien d'une parenté masculine commune. Judith a bien des cousins amish. Les Beiler américains sont une branche des Beyeler de Guggisberg. Ils descendent de Heini, ou de l'un de ses ancêtres. Les noms de familles se formant chez nous dès le XIII^{ème} siècle, cet ancêtre commun n'a pas dû vivre avant cette date.

L'analyse des chromosomes X ou Y intéressera-t-elle un jour les généalogistes ? Sans doute, car elle permet, sous certaines conditions, de résoudre le problème des origines communes réelles ou prétendues ; on peut raisonnablement espérer isoler le chromosome Y du premier Rochat, du premier Courvoisier ou du premier Magnenat ce qui est presque indolore, ou celui de Mahomet, dont descendent les Hachémites, voire celui d'Aaron, ancêtres de tous les Kohen, ce qui est plus délicat.

Guy Le Comte